

## *Au feu de Dieu de Walter Siti*

Martin Hervé

---

Number 265, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89796ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Spirale magazine culturel inc.

**ISSN**

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Hervé, M. (2018). Review of [*Au feu de Dieu de Walter Siti*]. *Spirale*, (265), 76–77.

# Un mal nécessaire

Par Martin Hervé

## AU FEU DE DIEU

de Walter Siti

Traduit de l'italien par Martine Segonds-Bauer  
Verdier, 2017, 384 p.

« *Malheur à celui par qui le scandale arrive* » : il faut croire que Walter Siti s'est souvenu de la parole de Luc l'Évangéliste. Dans *Au feu de Dieu*, son dernier roman traduit en français quelques mois seulement après sa sortie tapageuse en Italie, l'écrivain originaire de Modène, rompant avec son habitude, a pris garde à ne pas se mettre directement en scène à travers un alter-ego fictionnel. Comme si d'avoir seulement osé écrire le texte semblait un fardeau suffisamment lourd à porter. Auteur d'une dizaine de livres, dont *Résister ne sert à rien* (Métailié, 2014), pour lequel il a obtenu le prix Strega, Siti n'en est pourtant pas à son coup d'essai dans les histoires qui dérangent et sapent les certitudes morales dont la bien-pensance fait son petit lait. Mais selon plusieurs critiques, l'orfèvre méthodique et baroque de la langue est allé trop loin. En choisissant de raconter la vie d'un prêtre attiré par les jeunes garçons, Siti touche à un grand tabou qui secoue à intervalles réguliers le monde catholique. Et dans une société italienne encore fortement marquée par les traditions de l'Église et le rôle, au moins social, que conservent nombre de ses ministres, le sujet a de quoi passer pour une provocation et s'attirer les foudres de tous bords. Étrange paradoxe, quand l'interdit prétend frapper un livre qui dévoile justement à quel point tout interdit peut être un soulagement pour qui ne veut pas penser à l'impossible.

### Le drame de la conscience

Après les *borgate* de Rome dans *La Contagion* (Verdier, 2015), Siti plante son nouveau décor romanesque dans une paroisse populaire de Milan. Son héros est Don Leo, prêtre sémillant et

fort en gueule, jamais avare d'un bon mot comme d'un juron. Aux côtés d'Ettore, du vieux Fermo et de la femme de main de la paroisse, Adua, Leo administre son petit monde et ses sacrements avec un sens aigu des réalités. Couples multiculturels ou homosexuels désireux de se marier, bourgeois terrassés par la monotonie de la vie conjugale ou réfugiés récemment débarqués en Italie, ils sont nombreux à demander assistance ou réconfort à l'homme de Dieu. Loin de tout passéisme, celui-ci fait preuve d'une écoute attentive tant auprès des riches que des pauvres, des dévots que des croyants intermittents. Pas de complaisance à attendre toutefois de sa part, puisque Leo ne craint pas de refuser l'absolution aux fidèles trop prompts à avouer leurs péchés sans chercher à y remédier plus profondément. Des bancs de l'église au confessionnal, c'est toute une comédie humaine exubérante, vernissée, une véritable radiographie psychosociale que Siti met en scène avec une acuité féroce nourrie par sa vision désenchantée du monde. Rien n'est épargné des petits vices des personnages qui composent ce théâtre, à la fois grandiose et pathétique, où se mêlent les eaux sales de la frustration et du racisme ordinaire.

Tout autre s'avère cependant la pièce qui se joue dans les coulisses de la conscience du prêtre milanais. Dieu le tient, ne le lâche pas, comme il se borne à le croire. Pour preuves en sont les messages sibyllins qu'il reçoit du Ciel, ces « *zonzons* » qui épaississent toujours davantage l'énigme dans laquelle le divin se terre. Le Dieu de Leo doit être terrible, « *pour lui un Dieu qui ne punit pas n'est pas un Dieu sérieux,*

*sans angoisse pas de miséricorde, pas de résurrection sans croix* ». Aussi n'est-il pas étonnant que, pour donner le goût du péché, Dieu se soit adjoint les services d'un diable pour lequel le prêtre éprouve une fascination presque morbide. Au point que chaque vertu, chaque mouvement, chaque pensée qu'inspire Dieu s'accompagnent pour Leo d'une inévitable odeur de soufre. Ses méditations sur la Bible virent ainsi souvent en « *crises* » hallucinatoires et en morceaux de bravoure littéraire : « *[Les anges] chantent et puis s'arrêtent de chanter, quel désastre dans le ciel quand des millions de lutrins sombrent dans les hauteurs tandis que les corps des musiciens se pénètrent, se brouillent - quelle aube aurait été en nous si nous n'étions jamais nés. Leurs membres sont tellement éthérés qu'ils font une vapeur autour du vide central, un nuage rose. Sous les ailes apparaissent des mains, des cornes sur les fronts, des tambours et des meules entre les testicules ; rotations des gros orteils, la roue de Phaéon, un bélier en furie entre des fesses superposées et des jambes et des poitrines en feu, moignons bénis dans une puanteur de veaux et de dragons.* » Tel est le drame de la tentation dans lequel peut s'abîmer toute conscience catholique lorsque penser Dieu revient à penser le diable - son pendant et sa justification. Plus irrésistible encore s'avère son corollaire qui veut que penser le mal, c'est déjà en quelque sorte le commettre, ainsi que l'a magistralement rappelé Pierre-Henri Castel dans son histoire de l'obsession en Occident, *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisses, tristes obsédés* (Ithaque, 2011). La vie intérieure de Leo, casuiste fiévreux, ressemble à une course poursuite contre l'angoisse,

où il se sait toujours déjà perdant. Pour celui qui a choisi de museler son désir, l'imaginaire se révèle alors autant comme une cachette salutaire que l'échafaud sur lequel il rejoue sans cesse son supplice. Nul doute que Siti a lu avec attention les livres de Georges Bernanos, dont les curés de Lumbres et d'Ambricourt se montraient eux aussi tourmentés par les exigences insurmontables de la foi. À leur image d'ailleurs, Leo espère renouer avec la charge subversive des Écritures. Cette influence bernanosienne est telle que l'auteur italien n'hésite pas à réinterpréter certaines scènes de ses grands romans, comme la résurrection avortée du petit enfant qu'on trouve dans *Sous le soleil de Satan* (1926).

### Délit ou déni de fiction ?

Leo aime les jeunes garçons. Bien que son désir remonte à loin, il en a toujours éprouvé une profonde culpabilité et s'est acharné par tous les moyens à le maîtriser. Se tenant à distance de tous les *bambini*, il va jusqu'à prendre en horreur les peintures où pullulent leurs corps gourmands, entre rondes de chérubins et Vierges à l'Enfant. Son bégaiement est le signe de cette coupure inscrite à même la langue. Un temps, Leo pense à la lobotomie, à la castration chimique, mais « *ce n'est pas une question d'hormones* » et la tentation réapparaît partout. « *Passer à bicyclette le long des digues était devenu un exercice périlleux. Vint l'horrible casse-tête des confessions, pour chacune chercher un prêtre différent auquel mentir, jouer constamment à colin-maillard et aux gendarmes et aux voleurs, jusqu'à ce mélange de catastrophe, de tremblement de terre et d'épreuve initiatique dont nous parlerons dans la troisième section de ce chapitre. La décision difficile à prendre d'entrer au séminaire, avec les larmes de maman balançant entre peur animale et satisfaction bigote, fut à la fois un geste de courage et un retranchement : c'est toi, Dieu, qui m'as placé devant ce problème, et moi je te défie courant me serrer dans tes bras. « Tu ne permettras pas que je sois tenté au-delà de mes forces. » Les cellules des jeunes gens resplendissent comme des bulles enchantées, mais le Christ t'arrache de ta chambre et te jette dans le monde* ». Si le sacerdoce est une manière de se protéger de son propre

désir, rien d'étonnant à ce que celui-ci fasse retour sous les traits rieurs de Satan, le « *Semeur de discorde* ». Et que, malgré toutes ses précautions, Leo passe un jour à l'acte. Ce sera son seul faux pas, réalisé avec le jeune Massimo, de dix ans son cadet, tandis qu'il s'apprête à entrer au séminaire. L'auteur n'épargne rien des scrupules du prêtre, de même que ses fantasmes et ses souvenirs, obscènes, souvent délirants et insoutenables, notamment lorsqu'il relate les premiers émois avec Massimo, où le garçon a aussi sa part et son désir – nous rappelant du même coup que les enfants ne sont jamais des anges asexués. Déjà, dans *Une douleur normale* (2013), Siti écrivait sans compromis sur les illusions et les vanités de la passion amoureuse. Radicalité du ton et immoralité des questions fondent chez lui une véritable éthique de l'écriture qui, loin de s'en tenir à un opportunisme racoleur, prétend surtout pousser la littérature dans ses retranchements. *Au feu de Dieu* n'est donc jamais une défense et illustration de la pédophilie, mais il engage plutôt à une réflexion épineuse et hautement inconfortable, qui nous met face aux contradictions, aux raccourcis et aux clichés desquels la morale et la norme nous enjoignent de nous satisfaire bien trop fréquemment.

Dans *La Repubblica* du 13 avril 2017, Michela Marzano estime que le roman de Siti est inacceptable. Excessif, scabreux, c'est une évidence, mais jamais inacceptable. La littérature chez Siti est une affaire infâme, car elle doit faire vaciller, affoler et inquiéter, comme l'entendait déjà un autre immoraliste, André Gide : « *Inquiéter, tel est mon rôle. Le public préfère toujours qu'on le rassure. Il en est dont c'est le métier. Il n'en est que trop.* » (*Journal des Faux-Monnayeurs*, 1927) Par conséquent, c'est un véritable cas de conscience auquel Siti soumet autant son personnage, du registre de sa croyance à celui de son désir – ici et comme souvent, l'un ne se pense pas sans l'autre –, que le lecteur lui-même. En aucun cas il ne s'agit d'un délit de fiction, qui reviendrait invariablement à une forme de déni. Le pari est néanmoins cynique et un peu cruel puisque l'auteur se sert des plus sordides histoires pour déciller notre regard, s'aventurant plus loin encore que François Augiéras et

son *Apprenti sorcier* (1964) et que le Pier Paolo Pasolini des *Actes impurs* (1982) – Siti dirigea d'ailleurs l'édition des œuvres complètes de Pasolini dans la prestigieuse collection de Mondadori. Au-delà du sujet de son livre, dont le caractère attentatoire ne manque jamais de faire écran, c'est sans doute à travers le dispositif même de l'écriture que Siti pose sa question la plus redoutable, non d'ailleurs sans un certain didactisme. Question qui se trouve toujours être celle du crime auquel chacun se voit renvoyé, à la fois comme juge et comme coupable. Si le roman s'ouvre sur un acte d'héroïsme de Leo, se proposant en échange d'un otage au cours d'un braquage de banque, il se termine par la mort du petit Andrea, confié au prêtre par ses parents qui s'entredéchirent. Dans un élan maladroit et désespéré, le garçon esquisse un geste d'amour vers Leo qui, doucement, le repousse. Mais lorsque l'homme de Dieu se félicite d'avoir vaincu la tentation, c'est pour découvrir que son refus a conduit l'enfant au suicide. Qui est alors le monstre ? Est-ce le prêtre, trop occupé à surmonter ses propres épreuves pour ne pas entendre la détresse d'Andrea ? Ou bien les parents, égoïstes et malheureux, qui ont mis leur fils aux abois en l'utilisant dans leurs mesquines vengeances ? Peut-être faut-il s'en remettre à l'unique parole de cette amie qui, lors de la veillée funèbre d'Andrea, s'écroule, sa photo à la main, en sanglotant : « *[...] c'est notre faute, c'est notre faute à tous.* » Et que dire de cette narration où se mêlent, sans distinction claire, les voix de Leo et d'un narrateur éminemment suspect, jetant encore plus avant le lecteur dans l'embarras ? En somme, la question reste ouverte, irrésolue et brûlante, de savoir ce que recouvre ce besoin irrépressible de chercher des coupables. Avec son ironie terrible, Siti est passé maître dans l'art de mettre au jour les dissymétries entre la morale, notre conscience et les monstres que toutes deux se donnent pour s'épargner le douloureux exercice de penser. Roman scandaleux, pervers en ce qu'il est susceptible de réveiller nos doutes en pointant du doigt le rapport ambigu que nous entretenons avec la loi, *Au feu de Dieu* s'avère être, en fin de compte, un mal et une lecture nécessaires. ■